

XX
Docteur J. LACAN

Séminaires de textes

15 juin 1955

Aujourd'hui, je voudrais qu'on cause un peu, que je me rende compte où vous en êtes, au moment où je crois que nous pourrions peut-être considérer que nous avons - mise à part la conférence annoncée pour mercredi prochain à 10h,30, qui ne sera pas suivie de séminaire; nous ^{vous} accorderons après ça encore un séminaire, pour le cas où la conférence vous poserait des questions que vous aimeriez me voir ensuite préciser, développer. Car, bien entendu la dite conférence devra tenir compte d'une extension du public du séminaire à son occasion, et je ne pourrai du même coup pas m'exprimer dans les termes où je m'exprime ici, et qui supposent connu tout notre travail antérieur. Alors, mon Dieu, autant pour me permettre, à moi, de mesurer au moins par vous-mêmes sur quel terrain/ je m'appuierai pour vous parler la prochaine fois, j'aimerais bien qu'aujourd'hui, comme nous l'avons fait déjà une fois, et comme ça n'a, ma foi, pas mal réussi, vous me posiez le plus grand nombre possible d'entre vous une question qui reste pour vous ouverte. Je pense qu'elles ne manquent pas, puisque c'est plutôt ce que nous cherchons ici, de les ouvrir les questions, que de les refermer. Enfin, quelle est la question qui vous

paraît vous avoir été ouverte, peut-être ? C'est plutôt comme ça qu'il faut prendre ma question, à moi ; la question qui vous a été ouverte par le séminaire de cette année soit dans son ensemble, soit dans ses derniers temps.

Voyons, Granoff, vous n'aviez pas une remarque à faire, hier soir, sur le sujet du thème des trois coffrets ? Il n'y a pas quelque chose que vous puissiez formuler ?

Non.

Alors, qui veut prendre la parole ? Bargues ?

Je ne sais pas trop sur quoi. Il y a beaucoup de questions. Moi j'en suis plutôt resté à la conférence d'hier soir. Et à ce propos, j'ai l'impression que je vois maintenant les choses d'une façon un peu différente de la façon dont les voit Gessain. Peut-être justement par ce que m'a apporté ce séminaire, la différence d'optique. Je n'aurais par exemple plus fait - j'aurais été très tenté de le faire pendant longtemps - mais je n'aurais plus fait ce qu'il a tenté de faire, c'est-à-dire ce rapprochement au début de sa conférence, de mettre ça sur un plan génétique, partir de tout ce mirage, toute cette accumulation d'images que nous donnent certains types cliniques, et de là retrouver, à partir de cela, l'expérience sensorielle, retrouver cette réalité, réalité-mère bonne; ça donne l'impression de faire une espèce de maternalisation de l'analyse, si on veut, de retrouver... Cela m'a rappelé un peu la conférence de Schweich, dans un certain sens, où il met l'accent sur la frustration.

Et je crois que si résolument on considère le moi dans sa fonction imaginaire, je ne crois plus qu'il soit possible de retrouver

un rapprochement/
de faire/ en quelque sorte, une expérience comme celle de Spitz
ou de Gesell nous apportent, et ce que nous retrouvons nous-mêmes
dans notre champ, uniquement en fonction de ses contenus, que ce
soit d'ailleurs des dessins... Gessain avait l'impression après sa
conférence qu'il manque aux psychanalystes d'enfants d'avoir tout
ce matériel des dessins. J'ai l'impression que ça nous apporte
évidemment quelque chose, mais c'est extrêmement dangereux; parce
qu'on situe assez mal les choses.

J'ai complètement changé ma façon de voir le problème, que
ce soit d'ailleurs chez les enfants ou chez les adultes. Je pra-
tiquais une technique comme celle de Gessain ou de Françoise
Dolto. Je porte plus l'accent maintenant sur la façon dont il parle,
que/
sur ce qu'il me dit, la façon dont se déroule le discours beaucoup
plus que sur son contenu. Et on a bien l'impression que la vérité,
si on peut appeler cela comme ça, ce qui se réfère justement au
sujet, est quelque chose qui n'a pas grand chose à voir avec toutes
ces structures. Brusquement, à un certain moment, apparaît une
parole. C'est du moins ce qu'il disait. Je l'ai retrouvé nettement
dans certains cas, le moment où se désagrège le plus possible le
moi. Je crois que c'est ça que le séminaire m'a apporté de plus :
arriver à montrer, aller jusqu'à où il faut complètement diffracter
ce moi, une espèce d'arc-en-ciel; et c'est à ce moment-là effective-
ment, le rêve que vous avez montré de l'injection faite à Irma, et
cette formule qui surgissait à un certain moment. Je crois que
c'est ça qui a fait pour moi changer le plus ma façon de faire
dans ma technique.

Qui d'autre encore ?...

... C'est peut-être pour les choses dont vous avez parlé au commencement de l'année. J'ai idée que vous faites une distinction entre le symbolique et l'imaginaire, et je ne suis pas du tout sûre comment ça se situe ?

an C'est en effet beaucoup de choses qui sont fondées là-dessus. Alors, quelle idée vous en faites-vous, après ce que vous avez entendu, c'est-à-dire une partie du séminaire ?

.. J'ai l'idée que l'imaginaire ça se voit peut-être plus au sujet à sa façon de recevoir, tandis que l'ordre symbolique est quelque chose de plus impersonnel. Mais je ne suis pas sûre.

an Oui, c'est vrai, et ça ne l'est pas, ce que vous dites.

Je vais poser à mon tour une question. Au point où nous en sommes arrivés - alors, là, je demande à ceux qui sont censés piger quelque chose de faire un effort - quelle fonction économique, dans le schéma que je vous donne, réciproque, est-ce que je donne au langage et à la parole ? Quel est leur rapport ? Comment se distinguent-ils l'un de l'autre ? C'est une question très simple, mais qui encore mérite qu'on y réponde.

hoff Ce n'est pas une relation de contenant à contenu. On en donnerait une mauvaise illustration en élargissant celle que vous avez donnée dans la conférence de Rome, du message, avec toutes ses redondances. Et le message dépouillé de ses redondances au sens que....

moni Moi, je...

an Vous n'allez pas lui couper la parole, ce n'est pas le moment.

hoff ...Pour reprendre la topique de ces questions telles que celle.... les donne, le langage serait la frise de l'imaginaire et la parole le repère symbolique, la parole pleine.

Oui...Le repère symbolique, qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

Enfin, l'îlot à partir duquel tout le message peut être reconstruit, ou plutôt déchiffré.

Moi, je dirai, pour être court, que le langage c'est géométral, et la parole c'est la perspective, et le point de perspective, c'est toujours un autre. Le langage est géométral, une réalité; le langage est géométral, c'est-à-dire quelque chose qui n'est pas mis en perspective, qui n'appartient à personne, tandis que la parole c'est une perspective dans ce géométral, avec comme centre de perspective comme point de fuite toujours un moi. Dans le langage, il n'y a pas de moi. Il ne peut pas se mettre en perspective.

Vous êtes sûr de ça ?

Il me semble. Le langage est un univers. La parole est une coupe dans cet univers, qui est rattaché exactement à la situation du sujet parlant.

Le langage a peut-être un sens, mais seule la parole a une signification. Le langage a peut-être un sens, mais le langage a peut-être un sens, on comprend le sens du Latin, mais le Latin n'est pas une parole.

Quand on comprend le Latin, on comprend l'ensemble des significations auxquelles les différents éléments lexicologiques et grammaticaux s'organisent, la manière dont les significations renvoient les unes aux autres, l'usage des emplois.

C'est le langage, tandis qu'une parole....

Et là-dedans, pourquoi dites-vous que là-dedans le

est
système des mois n'existe pas. Il y ~~est~~ absolument inclus, au contraire.

cri Je pense à une farce sur le baccalauréat, qui est déjà vieille, où un faux candidat est pris pour un candidat. "l'examineur lui montre une copie: "mais c'est vous qui avez écrit cela", c'est intitulé "lettre à Sénèque". Et le type dit : "Mais, Monsieur, est-ce que je suis un type à écrire à Sénèque ?". Lui, il prend cela sur le plan de la parole; il pourrait à la rigueur traduire la version; mais il dit : "ce n'est pas moi, ce n'est pas ma parole". Evidemment, c'est une situation burlesque. Mais ça me paraît avoir ce sens-là.

Si je lis une lettre dont je ne sais pas qui l'a adressée, ni à qui, je peux la comprendre, je suis dans le monde du langage.

Si vous la comprenez, c'est que vous êtes tout à fait naturellement en effet.... Quand on vous montre une lettre à Sénèque, c'est naturellement vous qui l'avez écrite. La preuve, c'est vrai, ça va tout à fait dans le sens contraire de ce que vous indiquez, ce que vous apportez là comme exemple. Si nous prenons tout de suite notre place dans le jeu des diverses intersubjectivités, c'est parce que nous y sommes à notre place, n'importe où, que le monde du langage est possible, en tant que nous y sommes à notre place de n'importe où.

noni Quand il y a une parole.

can Justement, toute la question est là, si ça suffit pour devenir une parole. Or il est bien clair que ce qui fonde l'expérience analytique c'est que n'importe quelle façon de s'introduire dans le langage n'est pas également efficace. N'est-ce pas ? N'est pas également dans ce corps de l'être ("corpse of being") qui fait

que la psychanalyse est une chose qui peut exister, qui fait que n'importe quel morceau emprunté de langage n'a pas la même valeur pour le sujet.

Le langage est de personne à personne, et la parole de quelqu'un à quelqu'un d'autre. Parce que la parole est constituante, et le langage est constitué.

Vous avez dit le mot "économique", en posant la question. C'est bien là qu'est le problème actuel. Alors, je ne peux pas répondre. Mais justement c'était bien la question que je me pose à l'heure actuelle. Je me la pose de la manière suivante. J'essaie de comprendre par rapport à une certaine forme d'analyse qui se joue justement dans l'imaginaire et qui formule l'imaginaire en tant que tel, (sans le dénoncer, en tant qu'imaginaire d'ailleurs), je pense que dans cette forme d'analyse le problème économique, qui est le plus important sur le plan où nous vivons finalement, le problème économique est réellement posé en termes de quantité; par exemple, à travers telle situation imaginaire. La manière dont je comprends les choses : on décharge une telle quantité d'affects, et dans la mesure où on n'aura pas déchargé assez, par exemple, l'analyse restera superficielle. Alors, il y a cette tendance à essayer, à travers la relation de transfert, son caractère imaginaire, sur le mode de quelque chose, d'assez ineffable d'ailleurs, du sensoriel et du senti, d'en venir justement aux critères économiques de l'analyse, à savoir à en sortir le plus possible, et à en ressentir le plus possible. C'est, si vous voulez, le schéma auquel je pourrais me référer il y a quelques années.

À l'heure actuelle, la perspective, si je comprends bien, est déplacée et remplacée. Il s'agit d'introduire le problème

économique du langage dans la parole. Et c'est là que je me pose la question en proposant ceci - je ne sais pas si je me trompe il n'y aura plus de problème économique dans la mesure où la situation signifiante du sujet sera pleinement formulée dans toutes ses dimensions; et en particulier dans ses dimensions triangulaires à l'aide de la parole. Et c'est dans la mesure justement où le langage devient parole pleine, mais justement est tridimensionnelle, que tout naturellement le facteur économique cessera d'être un problème sur le plan justement des quantités gersées dans une analyse, par exemple, quantités d'affects ou d'instincts, pour redevenir simplement.....- c'est très difficile, je n'arrive pas très bien -...pour redevenir simplement le substratum, le moteur de ce quelque chose qui s'insérera tout naturellement dans une situation, dans la mesure où elle a été comprise, formulée, où on en a pris conscience dans toutes ses dimensions.

Un mot que vous venez de prononcer, (je le relève en passant, avant de donner la parole à Léclaire); la première fois dimensions, la deuxième, tridimensionnel, et une autre fois sous la forme dimension.

La réponse qui m'est venue est celle-ci, c'est une formule. Dans la mesure de la façon d'envisager les choses où le langage a une fonction de communication, voire de transmission, la parole, elle, a une fonction de fondation, voire de révélation.

Alors, ce serait par l'intermédiaire de la parole que le langage peut avoir son rôle économique. C'est ce que vous voulez dire ?

Non, moi je parle de la réinsertion de l'économie dans

l'ordre symbolique. Finalement, c'est la formule où je m'arrêterai, l'insertion de l'économie dans l'ordre symbolique, par l'intermédiaire de la parole.

Il y a un grand mot, qui est le mot-clé de la cybernétique, c'est le mot "message".

Le langage par rapport au message a une situation incontestablement compliquée. Mais il est fait pour ça. Ce qui est frappant dans le langage, c'est plusieurs choses, Par rapport au message , dans /le langage tel que nous le connaissons, qu'il est constitué, ce qui est frappant d'abord c'est son ambiguïté, le fait que les sémantèmes sont toujours des polysémantèmes, que les signifiants sont toujours à plusieurs significations, quelquefois extrêmement disjointes. Ainsi donc, le langage, qui n'est pas un code, le langage tel qu'il existe, peut opérer dans les messages d'une façon efficace par la totalité d'une signification. C'est par le sens de la phrase, qui // est un sens unique, je veux dire qui ne peut pas se lexicaliser, - on ne peut pas faire un dictionnaire des phrases; on fait un dictionnaire des mots, des emplois des mots ou des locutions, on ne fait pas un dictionnaire des phrases - c'est par l'usage et l'émission de la phrase // que certaines des ambiguïtés liées aux emplois, à l'élément sémantique, se résorbent par ce que nous disons dans le contexte.

Ceci ne peut vouloir dire que cela : l'existence, la réduction du langage à des codes, à des exemples qui sont d'ailleurs le plus souvent donnés quand on ébauche - car on ne peut pas en avoir de meilleur pour ébaucher la théorie de la communication, (dont je ne sais pas si je vais aujourd'hui vous parler ou si ce sera

seulement la prochaine fois, à propos de ma conférence, que j'aurai à vous en donner la schématisation précise), la théorie de la communication, pour autant qu'elle essaie de dégager les unités de communication, qu'elle essaie de formaliser le thème de la communication, tend toujours plutôt à se référer à des codes, c'est-à-dire à quelque chose qui en principe évite les ambiguïtés; un signe du code n'est pas impossible à confondre avec un autre signe, sinon par erreur. Nous nous trouvons donc devant le langage, devant là une première catégorie qui nous montre que, par rapport au message, sa fonction n'est pas simple.

Maintenant, ceci n'est qu'une introduction qui laisse voilée tout à fait la question de ce que c'est qu'un message. Qu'est-ce que c'est qu'un message, à votre avis, comme ça, tout spontanément, tout innocemment, qu'est-ce que le message pour vous suppose ?

chant La transmission d'une information.

an Qu'est-ce que c'est qu'une information ?

chant Une indication quelconque.

dry C'est quelque chose qui part de quelqu'un et qui est adressé à quelqu'un d'autre.

chant Ça, c'est une communication et pas un message.

dry Je crois que c'est là l'essentiel du message, c'est une annonce transmise.

chant Le message et la communication, ce n'est pas la même chose.

dry Le sens le plus ordinaire du message, c'est quelque chose de transmis à quelqu'un, pour lui faire savoir; on porte un message à quelqu'un, qu'il s'agisse des opérations militaires ou etc.. C'est le sens propre.

- 11 -

Le message est unidirectionnel. La communication n'est pas unidirectionnelle, il y a aller-et-retour.

J'ai dit que le message est fait de quelqu'un à quelqu'un d'autre.

Le message est envoyé de quelqu'un à quelqu'un d'autre. La communication est ce qui s'établit une fois le message échangé.

Le message est un programme qu'on met dans une machine universelle; et au bout d'un certain temps elle en ressort ce qu'elle a pu.

Ce n'est pas mal, c'est ce qu'il dit.

C'est l'élargissement du monde symbolique.

Non, c'est le rétrécissement du monde symbolique, parce que sur le fond du langage tout le fond est transmis ensemble. La parole va choisir. Il y a une distinction entre parole, message et langage.

La parole étant l'instrument qui va servir de manière plus ou moins adéquate, avec une série d'indéterminations, qui se manifestent à l'occasion de la manifestation de la parole; il y a là une série de choses qui vont se produire sur le fond du langage. Je crois que le langage a une fonction plus étendue. C'est quelque chose sur quoi et grâce à quoi vont se transmettre des messages. Il y a une série d'indéterminations au niveau du message, du langage et de la parole.

Nous nous trouvons là dans la position suivante.

Mme Colette Audry introduit au sujet du message la question de la nécessité des sujets, quelque chose qui va de quelqu'un à quelqu'un étant l'essentiel du message.

Ce n'est pas seulement direct, un message; ce peut être

transporté par un messenger qui n'y est pour rien. Le messenger peut ne pas savoir ce que contient le message.

Ce peut aussi être transmis de machine à machine.

Mais ce qu'il y a en tous cas, c'est un point de départ et un point d'arrivée.

Quelquefois, le messenger se confond avec le message : il y a quelque chose d'écrit dans le cuir chevelu, il ne peut même pas le lire dans une glace; il faut le tondre pour avoir le message. Est-ce que dans ce cas-là nous avons l'image du message en soi ? Est-ce qu'un messenger qui a le message écrit sous ses cheveux est à lui tout seul un message ?

Moi je prétends que oui.

C'est évidemment un message.

Il n'y a pas besoin qu'il soit reçu.

Les messages sont en général envoyés et reçus. Mais entre les deux c'est un message.

Une bouteille à la mer, c'est un message. Il est adressé, il n'est pas nécessaire qu'il arrive, mais il est adressé.

C'est une signification, en mouvement.

Ce n'est pas une signification en mouvement, c'est un signe en mouvement, un message.

Il reste maintenant à savoir ce que c'est qu'un signe.

C'est quelque chose qu'on échange.

C'est la parole objective; le message est la parole objective.

Absolument pas !

Je vais vous donner un apologue tout à fait essentiel dans la question, pour tâcher un peu de mettre des repères, d'éclaircir.

Il y a le nommé Wells qui, comme chacun sait, était un esprit qui passe pour assez primaire. Mais ~~xxxxx~~ c'était un ingénieur, pas primaire du tout. Il savait très bien ce qu'il faisait, ce qu'il refusait et ce qu'il choisissait, dans le système de la pensée et des conduites.

Je ne me souviens plus très bien dans lequel de ses ouvrages, - c'est sûrement de lui - il suppose deux ou trois savants qui sont parvenus dans la planète Mars. Et là ils se trouvent en présence du phénomène suivant, qui est assez frappant : ils se trouvent en présence d'êtres qui ont des modes de communication bien à eux, et ils sont tout surpris de comprendre ce qu'on leur module sous forme de message. Ils comprennent chacun, ils sont émerveillés, ils disent : "c'est des gens formidables, ces Martiens !" Et après ça, ils se consultent entre eux. Et alors l'un dit : "il m'a dit qu'il ~~poursuivait~~ des recherches sur les fonctions de quantité, tout ce qui a rapport à la physique électronique". L'autre dit "Oui, il m'a dit qu'il s'occupait de ce qui constituait l'essence des corps solides". Et le troisième dit : "il m'a dit qu'il s'occupait du mètre dans la poésie et de la fonction du mètre et de la rime, etc...".

Ils ont tous les trois compris quelque chose. Ce qu'ils ont compris est ce qui les intéresse chacun au plus haut point. Vous voyez le sens de cet apologue ? Est-ce que vous croyez que ce phénomène, dont vous voyez bien le caractère justement exemplaire, à savoir que c'est ce qui se passe tout le temps ~~fixe~~ en toute occasion, chaque fois que nous nous livrons à un discours intime ou public -, est du côté du langage, ou du côté

de la parole ?

Où est votre question ?

Cette petite histoire illustre-t-elle le langage ou la parole ?

Les deux; il y a langage d'un côté et parole de l'autre.

Il n'y a pas, à ma connaissance, un grand nombre de machines universelles. Supposons qu'on y fasse passer un programme. Il faut envisager non seulement la machine, mais aussi les opérateurs. On fait passer un programme, c'est un message. Et, à la sortie, ou bien on dit : "la machine a déconné", ou bien "elle n'a pas déconné"; En ce sens qu'à partir du moment où la machine restitue une communication, à partir du moment où c'est recevable par quelqu'un - et c'est irrecevable si c'est non-compris de l'opérateur - s'il la trouve conforme, s'il la comprend, s'il l'accepte comme valable, s'il considère la machine comme ayant bien fonctionné, le message est devenu à ce moment-là une communication.

Mais dans ce cas-là, les trois ont compris, mais ont compris différemment.

Pas différemment. Si un mathématicien décode des équations au tableau, l'un peut dire : "c'est du magnétisme", et l'autre autre chose; et ces équations sont vraies pour les deux.

Mais, ce n'est pas du tout ça.

Quant à l'histoire de la machine, il y a insertion de tout ce qui se passe dans la machine, de tout le code.

Moi je pense que c'est le langage, simplement.

J'ai l'impression que la discussion est quand même engagée d'une certaine façon; j'entends prédire de quelle façon, en fonction de

vosre réflexion sur la cybernétique; c'est-à-dire de ce que vous allez dire mercredi prochain.

Can Ce m'est d'ailleurs une occasion de voir un peu où vous en êtes.

clair Si dans cette perspective nous arrivons relativement à situer le langage, je crois qu'il est beaucoup plus difficile, pour nous pour le moment tout au moins, de situer la parole. Or, tout à l'heure quand je parlais de la parole, j'en parlais dans un certain sens, c'est-à-dire que quand je parle de la parole, j'entends toujours la parole.

J'aimerais que vous nous disiez un petit peu, que vous parliez un peu du pôle de la parole, en l'occurrence, maintenant, pour que nous situions au moins le plan de la discussion.

archant Peut-on d'ailleurs séparer parole et langage quand ils se manifestent ?

acan Où est le Père Beirnaert ? Qu'est-ce que vous pensez de tout cela, Père Beirnaert ?

Beirnaert Je pensais comme Riguet que c'était le langage, alors c'est que je n'ai rien compris.

Riguet Pourquoi est-ce que le langage ?...

acan Vous voyez là que chacun a évidemment affaire à un être mythique, qui a développé un certain mode de message; à travers ce message, chacun a entendu ce qui est au coeur de sa fonction créatrice.

Riguet Chacun s'en est entendu à sa façon.

Andry C'est encore plus compliqué. Car nous en sommes à l'attente; il faudrait distinguer ce qui se passe au point d'émission, il faudrait d'abord voir ce que le Martien a voulu dire.

Lacan Nous ne saurons jamais ce que le Martien a voulu dire. Si nous nous plaçons du côté où l'émission des mots reste dans le vague, on ne peut pas dire que parole et langage se confondent.

Merchant Eh bien, vous faites disparaître le langage, et après vous nous coincez là-dessus.

Lacan Je conviens que c'est un apologue qui mérite d'être éclairé. Il y a un substitut de langage dans cet apologue, c'est la possibilité de compréhension des trois individus. Et sur ce langage va fonctionner la parole qu'ils auront reçue, et qui est bien ou mal comprise. Mais il n'y a pas de code.

Ce que veut dire cet apologue est ceci : c'est dans un monde de langage que chaque homme a à reconnaître un message, si vous voulez - mais ne l'appelons pas comme ça, car nous allons engendrer des confusions - un appel, une vocation, qui se trouve lui être révélé. N'est-ce pas ? Quand quelqu'un a parlé tout à l'heure de révélation ou de fondation, c'est bien de cela qu'il s'agit. Nous sommes affrontés à tout un monde de langage et c'est bien pour ça que de temps en temps nous avons l'impression que ce monde a quelque chose essentiellement neutralisant, incertain, source d'erreur. Il n'y a pas un seul philosophe qui n'ait insisté, d'ailleurs, à juste titre, sur le fait que la possibilité même de l'erreur est liée à l'existence du langage, et que c'est par rapport à ce monde que chaque sujet a à s'y retrouver - c'est au moins une partie de sa fonction dans l'existence de s'y retrouver - ce n'est pas, comme on l'a cru jusqu'à une certaine époque simplement quelque chose qui se passe sur un plan de noétisation. Il a à s'y retrouver. Il n'a pas simplement à en prendre connaissance du monde. Si la psychanalyse signifie

quelque chose, d'est qu'il a à s'y retrouver dans son être même, c'est qu'il est déjà engagé dans quelque chose qui a un rapport avec ce monde du langage, mais qui n'y est nullement identique.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent, c'est que c'est quelque chose qui a un rapport avec le langage et qui n'y est nullement identique, c'est le discours universel, concret, pour autant qu'il se poursuit depuis l'origine des temps. C'est ce qui a été vraiment dit. Quand je dis "vraiment dit", je dirai même qui a été réellement dit". On peut, pour bien fixer les idées, aller jusque-là. C'est par rapport à ça que le sujet se situe comme et en tant que sujet, jusqu'à un certain point déjà déterminé, une détermination qui est d'un tout autre registre que celui des déterminations du réel, d'un tout autre registre que celui des métabolismes matériels grâce auxquels il est surgi cette apparence d'existence qu'est la vie, c'est d'un tout autre ordre. Il y est inscrit, déterminé; et pourtant il a une fonction pour autant qu'il continue ce discours, c'est de se retrouver à sa place dans ce ~~aux~~ discours, non pas simplement en tant qu'orateur, mais en tant que d'ores et déjà tout entier déterminé par ce discours.

J'ai souvent souligné que dès avant sa naissance il est déjà situé quelque part, non pas seulement comme émetteur de ce discours, mais je dirai presque comme atome de ce discours, il est dans la ligne de danse de ce discours. Il est lui-même, si vous voulez, un message, comme tout à l'heure quand nous avons commencé d'aborder la question du message nous avons tout de suite vu que le message pouvait aller se promener tout seul. La question est justement de savoir les rapports de l'homme avec ce message.

Nous nous apercevons que c'est bien plus profondément que de cette façon accidentelle, à savoir quand on lui a écrit un message sur la tête. Il est déjà tout entier quelque chose qui se situe dans la succession des messages. Chacun de ses choix est une parole.

Nous sommes maintenant à ce niveau, au niveau de la parole.

J'appelais à la rescousse le Père Beirnaert car il y a quand même l' "in principio erat verbum". L'autre jour, (vous n'étiez pas là, et je l'ai regretté), j'ai trouvé la confirmation dans Plaute de l'emploi du mot "fides", que vous avez ^{dit} ~~trouvé~~ un ^{être} jour/ce qui pour vous traduisait le mieux la "parole". C'est curieux que la traduction religieuse ne dise pas "in principio erat fides", mais "in principio erat verbum"; et "verbum" c'est le langage à proprement parler, c'est même le mot. Il ne dit pas "au commencement était la parole"; quand elle dit qu' "au commencement était le mot", elle dit quelque chose qui a un certain sens et qui probablement nous indique qu'il y a là quelque chose, puisqu'on nous dit que c'était au principe que nous ne pouvons pas atteindre, qui nous est à la vérité fort difficilement pensable; car ça ne va rien d'autre à ~~dire~~ dire que ce qui est également souligné dans le texte grec : "logos", le langage et non pas la parole.

Et après ça, Dieu fait usage de la parole. Il dit "Que la lumière soit".

Reprenons ce que nous visions tout à l'heure dans cet apologue wellsiens. La question a son sens, et on conçoit que les uns et les autres la reçoivent de façon différente. Mais enfin, si nous donnons un sens précis au mot parole, qui est cette

question qui reste ouverte, (qui n'est pas celle que nous devons
approcher aujourd'hui,), essayons d'approcher de plus près la
façon dont l'homme s'intéresse au sens le plus "inter-esse"
à la parole.

Nous éprouvons tout de même bien la nécessité de distinguer
ce qui est message, au sens de ce qui est signe, un signe en
promenade, et la façon dont l'homme entre dans le coup. Je dis
qu'il est lui-même intégré au discours universel. Vous vous aper-
cevez même que ce n'est tout de même pas de la même façon que
les messages dans des bouteilles ou sur des crânes qui se pro-
mènent à travers le monde. Ce n'est pas du même ordre - en tous
cas pour nous; d'un point de vue du Sirius, peut-être on peut
faire une confusion, mais pour nous il n'y en a pas de possible
- En tous/cas, ce qui nous intéresse est de savoir la différence.
C'est pour ça que Vallabrega tout à l'heure a dit formellement
que dans l'apologue de Wells il s'agit de la parole.

Est-ce que je peux me permettre deux ou trois choses au
tableau ?

Allez-y.

Je voudrais simplement essayer en deux minutes d'expliquer
d'abord ce qu'entendent les mathématiciens par "langage". Car
ils ont une définition très précise. On considère qu'un
ensemble de lettres : $S = a, b, c, d,$

Et, à partir de ces lettres-là, on considère que c'est
l'ensemble de tous les mots qu'on peut former à l'aide de
ces lettres : $ab - ac - ca - ad \dots etc., abdd, bb, \dots etc.$

Vous voyez je mets les lettres les unes après les autres
dans n'importe quel ordre, avec des répétitions permises. Je

forme tous ces mots-là indéfiniment.

Parmi ces mots, on considère un sous-ensemble WC (well formed $\neq$ les mots bien formés) de mots formés à l'aide de ces symboles s-là.

Et une théorie mathématique consiste en la donnée d'un certain sous-ensemble VCWC, on appelle ça des actions, et un ensemble de règles de déduction, qui vont être par exemple du type syntactique. C'est quelque chose de la forme par exemple que si à l'intérieur d'un mot j'ai le symbole "ab", alors j'aurai la permission de remplacer "ab" par "p"; ainsi, à partir du mot "abdd", je pourrai former le mot "pdd"; c'est ce qu'on appelle des théorèmes, l'ensemble de tous les mots que je peux former à partir des actions à l'aide de ces productions syntactiques.

Ceci, WC, s'appelle un langage..

Il y a une chose claire, c'est que le choix des symboles "abcd" est arbitraire; j'aurais pu en choisir d'autres que abcd, et remplacer partout ces symboles par "u,v,x,y"...., et faire le même changement dans les productions syntactiques. J'aurais défini par là même un isomorphisme entre ces deux théories.

Autrement dit, la notion de langage, pour les mathématiciens, n'est définie qu'à un isomorphisme près. Il y a mieux. Elle n'est définie même qu'à un codage près. Car si considère l'ensemble des symboles constitués simplement par 0 et 1, je conviendrais que $a = 00$, $b = 01$, $c = 10$, $d = 11$. Et je traduirai toutes les productions syntactiques et les actions en fonction de ces symboles 0 et 1. Mais je devrai faire attention quand je voudrai décoder la nouvelle théorie pour avoir l'ancienne; car si je code un certain mot :

oololllllool, vous voyez que le décodage pourra se faire parfois avec ambiguïté; car, si on suppose que $e = ooo$, je ne saurai pas si ce mot commence par a ou par e....etc.

Je crois que c'est par là qu'il faudrait commencer de savoir.

Il me semble que votre définition des symboles n'est pas la même que celle-ci ($S = a, b, c, d, \dots$). Car, pour vous les symboles sont liés à un autre langage. Vous avez une espèce de langage de base de communication, espèce de langage universel; et les symboles dont vous parlez sont toujours codés en fonction de ce langage de base.

an Ce qui me frappe dans ce que vous venez de dire, si j'ai bien compris (je crois avoir compris), est ceci : je crois que de ramener, d'exemplifier le phénomène du langage avec quelque chose d'aussi purifié formellement que les symboles mathématiques - et c'est un des intérêts qu'il y a de verser au dossier la cybernétique, pour nous orienter dans notre technique : nous faire voir de la façon la plus claire que, quelque simplicité que vous donniez à la notation mathématique, de quoi ? justement de quelque chose qui est le "verbum", le langage conçu en tant que monde des signes. Il est tout à fait clair que ceci existe tout à fait indépendamment de nous. Je veux dire que, que vous notiez en numération décimale ou en numération binaire, c'est-à-dire uniquement avec des 0 et des 1, le système des nombres, les nombres ont des propriétés qui sont absolues. Et elles sont que nous soyons là ou que nous n'y soyons pas. A savoir que 1729 sera toujours la somme de deux cubes, le plus petit nombre de la somme différente de deux cubes. La question de savoir,

indépendamment de nous la signification du théorème existe.

Voici un exemple. Supposez que l'ensemble soit constitué par l'ensemble : 2 3 5 4 + 6 9.

On aura $6) 3 + 5 = 4,4$.

Il est donc clair que tout ceci peut circuler quelque part dans la machine universelle, plus universelle que tout ce que vous pouvez supposer, et peut circuler de toutes sortes de façons. On peut les imaginer, supposons, d'une forme, avec une multiplicité indéfinie d'étages, où tout ceci tourne et circule en rond. Le monde des signes fonctionne, existe, et il n'a aucune espèce de signification.

Aucune espèce. La machine aura à savoir ceci....

Ce qui lui donne sa signification est le moment où nous arrêtons la machine. En d'autres termes, ce qui lui donne sa signification, ce sont les coupures temporelles que nous y faisons, vous l'avez dit vous-même, qui d'ailleurs, si elles sont fautives, peuvent y introduire des ambiguïtés parfois difficiles à résoudre, mais auxquelles on finira toujours par donner une signification.

Je ne crois pas. Car ces histoires de coupures peuvent être faites par une autre machine. On peut construire une machine pour faire ces coupures de façon correcte, et il n'est pas dit du tout qu'un homme saura déchiffrer ce qui sortira de cette nouvelle machine.

C'est tout à fait exact.

Néanmoins, c'est dans un élément d'intervention temporelle de ~~xxnx~~ scansion, que réside en fin de compte l'insertion de la question à proprement parler de ce quelque chose qui a un sens

XX

pour un sujet.

Oui, mais il y a quelque chose en plus.

Oui, dites.

Il me semble qu'il y a en plus cet univers de symboles qui appartient au commun des hommes.

Ce que nous venons de dire c'est qu'il ne lui appartient absolument pas spécifiquement.

Justement, les machines n'ont pas un univers commun de symboles.

C'est très délicat, parce que ces machines nous les construisons, mais en fait nous n'avons aucun besoin de les construire, mais simplement à constater, par l'intermédiaire de votre 0 et de votre 1, à savoir de la connotation présence-absence, nous engendrons comme capable de représenter tout ce qui se présente, tout ce qui a été développé par un processus historique déterminé, tout ce qui a été développé dans les mathématiques.

Nous sommes bien d'accord. Il est bien clair en plus de ceci que toutes les propriétés des nombres sont là dans des nombres écrits avec des symboles binaires; il n'était pas question qu'on les découvre ainsi, bien entendu.

Il a fallu toutes sortes de chose, y compris justement l'invention de symboles qui par exemple sont simplement ça V qui nous a fait faire un pas de géant le jour où simplement on a commencé à l'inscrire sur un petit papier. On est resté des siècles la gueule ouverte devant l'équation du second degré sans pouvoir en sortir. Et c'est à cause de ça qu'on a pu faire une avance.

Nous nous trouvons donc devant cette sorte de situation

problématique qu'en somme il y a une réalité des signes à l'intérieur des quels un monde de vérité complètement dépourvu de subjectivité existe; et que d'autre part il y a un progrès historique de la subjectivité qui est manifestement orienté vers la retrouvaille de cette vérité qui est dans l'ordre des symboles. Vous êtes d'accord ? Qui est-ce qui ne pige rien ?

Hoi, je ne suis pas d'accord.

Vous avez défini - et je crois que c'est la meilleure définition - le langage comme un monde de signes auxquels nous sommes étrangers. .

Ce langage-là.

Je crois que ça s'applique au langage en général.

Mais non. Car il est tout chargé de notre histoire. Il est aussi contingent, le langage, que ce signe de $\sqrt{\quad}$. Et, en plus, il est ambigu.

Je crois que la notion d'erreur ne peut pas s'appliquer au langage quand il est conçu comme ça. Vous l'avez rapprochée tout à l'heure. Et je trouve qu'en donnant la définition du langage comme un monde de signes indépendants de nous...

Il n'y a pas d'erreurs dans le monde des 0.

Mais dans le monde de langage, ça ne signifie plus rien, évidemment. Il y a des choses vraies ou fausses. Vous parlez d'une recherche que l'on fait. A ce moment, se déterminent erreur et vérité. Mais c'est déjà un langage un peu particulier, le monde des symboles mathématiques.

Ce n'est pas tout à fait d'accord dans un système du langage tel qu'il existe. Je peux arriver à signaler l'erreur, repérer l'erreur comme telle, si je vous dis "les éléphants

vivent dans l'eau", je peux, par une série de syllogismes, réfuter cette erreur.

C'est déjà une phrase, c'est un message et une communication qui peut être fausse; vous envoyez un message.

Ce que je veux dire c'est que si l'on définit tout langage comme un monde de signes qui existe indépendamment de nous, à ce moment-là la notion d'erreur ne se place pas à ce niveau-là, elle se place à un niveau ultérieur de différenciation du langage où déjà se manifestent les messages. La communication et la parole ne sont pas au même niveau à mon avis. Je place le langage à un niveau inférieur sur la base duquel et grâce auquel se manifestent toutes les autres choses, communication, message et parole. Je donne au langage un beaucoup plus enveloppant. C'est dans quoi baigne une totalité de manifestations d'existence de tout ce que vous voulez. De là, il peut y avoir un certain nombre de différenciations. Mais quand vous citez le langage "au début était le verbe", c'est le vrai langage auquel l'erreur ne s'applique pas. Car le premier rôle du langage est de donner la possibilité...

Ce que nous avons défini.

C'est un autre langage; quand vous dites "au début était le verbe", c'est un langage dont celui-là est dérivé.

Autant qu'il est possible de s'en approcher, il s'en approche.

Quand il est possible de savoir ce qu'est erreur et vérité.

Oui, vous voulez dire que dans ce langage-là il n'y a pas d'erreur ?

archant

On peut les trouver. On peut déterminer qu'il y a des erreurs, et on peut les éliminer. Ce langage-là a déjà ses lois beaucoup plus importantes qu'on ne l'imagine, alors que le langage dont il vient n'a pas encore ses lois; tout ce langage-là se construit sur un autre langage qui est celui dont vous parlez quand vous dites "au début était le verbe"; ce n'est pas le même.

Lacan

Je voudrais saisir votre pensée.

archant

C'est là qu'intervient le rôle de la parole et de la subjectivité. Quand vous parlez de la parole et du langage, il y a deux fonctions différentes. Le langage est la base sur laquelle, et grâce à laquelle, peut se construire un ensemble de constructions de formes et peut s'indiquer un ensemble de directions dans lesquelles va, par exemple, fonctionner la pensée humaine et vont se transmettre les messages. C'est quelque chose extrêmement indéterminé. Et quand vous déterminez ensuite un autre langage, parce que celui-là; M. Riguet quand il en parlait, quand il désignait tout cela et l'indiquait quand même, il imposait des règles, il donnait des définitions, à l'aide du langage d'ailleurs. C'est au sein même du langage que ces déterminations peuvent se produire.

Dans mon idée, le langage doit être gardé en un niveau d'indifférenciation presque. Car à ce moment-là si on commence à vouloir déchiffrer le sens d'un langage, ça ne s'applique plus. On ne peut déchiffrer que le sens d'une parole. Elle peut même en avoir plusieurs, et c'est même son rôle.

Lacan

C'est ça que je vise, justement, c'est de vous montrer que la question du sens vient avec la parole.

...ent Bien sûr. Mais pas avec le langage. Le langage permet que s'établisse un sens et qu'une parole se manifeste.

... Il y a deux choses. Le langage historiquement incarné, qui est celui de notre communauté - français, par exemple - et puis il y a ce langage-là. L'important est de nous apercevoir qu'il y a quelque chose que nous pouvons atteindre d'une façon particulièrement claire dans sa pureté, quelque chose où se manifestent, vous l'avez dit tout à l'heure, déjà des lois.

...ent Mais il y a un autre exemple qui vient...

... Mais des lois complètement indéchiffrées jusqu'à ce que nous y intervenions pour y mettre le sens; quel sens ?

...ent Ah, là, non! Alors là, non!

... C'est toujours le sens de quelque chose où nous avons affaire tout entier; c'est-à-dire la façon dont nous nous introduisons dans la succession temporelle de cela. Il s'agit de savoir de quel temps il s'agit.

..... Je crois qu'il y a des notions de Piaget qu'on peut attribuer ici, qui sont de la logique de l'enfant à la logique de l'adolescent. Il définit l'essentiel de la pensée formelle en termes de possibilité plutôt qu'en termes de réel. Mais dans la notion des possibilités même, il fait une distinction entre ce qu'il appelle la structure possible, qui correspond aux structures objectives de la pensée, et ce qu'il appelle matériellement possible, c'est-à-dire qui doit recevoir une fonction de la conscience du sujet.

... Mais ça n'a absolument rien à faire avec la pensée; ça n'a aucun besoin d'être pensé tout ça, la circulation des signes binaires dans une machine, pour autant qu'elle nous permet - à condition que nous y introduisions le bon programme - de

connaître, de détecter un nombre premier qui n'a jamais été détecté/jusqu'à présent; ça n'a rien affaire avec la pensée, le nombre premier qui circule avec la machine.

... Pas la pensée, il veut dire la structure objective qui trouve la solution au problème, la structure de la machine dans l'être, dans le cas de l'être humain, la structure du cerveau. Ce n'est pas un contraste avec la pensée dans le sens de la pensée consciente. J'ai idée que ça correspond, précisément.

scan Ce n'est pas des problèmes du même niveau. Je ne crois pas que ce soit de cela qu'il s'agisse.

On pourrait peut-être dire que la parole s'intercale en
comme élément de révélation entre le discours universel et le langage.

Lévyre-Pontalis Je ne sais pas si je suis très bien. J'ai l'impression qu'il y a en fait entre langage et parole une coupure très radicale, pour moi, qui n'exprime pas grand'chose, car enfin s'il n'y avait pas de parole, il n'y aurait pas de langage. Et dans l'apologue de tout à l'heure il m'a semblé que le langage était par définition ambigu. On ne peut pas dire que c'est un univers de signes qui suppose un cycle fermé relativement achevé dans lequel on viendrait puiser tel^{le} ou tel^{le} signification. Alors, celui qui reçoit la parole, et celui qui s'en sert, devant cette ambiguïté manifeste ses préférences. Ce que je ne comprends pas, c'est cette espèce de...

Lacan Dès que le langage existe, - et la question est justement de savoir quel est le nombre de signes minimum pour faire un langage -, dès que le langage existe, il est un univers, c'est-à-dire concret; toutes les significations doivent y

trouver place. Il n'y a pas d'exemples d'une langue dans laquelle il y a des zones entières qui soient intraduisibles. Tout ce que nous connaissons comme signification est toujours incarné dans un système qui est univers de langage. Dès que le langage existe, il est univers.

revre-Pontalis Mais on peut inverser exactement ce résultat et dire que le langage le plus pauvre permet de tout communiquer. Mais ça ne veut pas dire^{que}/toutes les significations soient déjà posées dans un langage.

ben C'est pour ça que j'ai distingué le langage et les significations. C'est qu'il est système de signes, et, comme tel, système complet. Avec ça, on peut tout faire, dès qu'il existe.

revre-Pontalis A condition qu'il y ait des sujets parlants.

ben Bien sûr. La question est de savoir quelle est là-dedans la fonction du sujet parlant. Alors, ce vers quoi nous nous avançons tout doucement est la fonction du temps là-dedans. C'est par ce biais, je crois, que nous pouvons vraiment distinguer ce qui est de l'ordre imaginaire et ce qui est de l'ordre symbolique. Et, bien entendu, d'une façon qui n'est pas simple, comme vous allez le voir.

Car, en fin de compte, je vais encore prendre un autre apologue, peut-être plus clair que celui de Wells, probablement, parce qu'il a été fait exprès à cette intention, il est de roi.

C'est l'histoire (que certains d'entre vous connaissent) des personnages auxquels est proposé le problème de reconnaître, avec toute une petite histoire autour de ça; ce sont trois prisonniers qu'on soumet à une épreuve. On va libérer l'un

d'entre eux, on ne sait pas lequel faire bénéficier de cette grâce (on n'en a qu'une); tous les trois sont aussi méritants. On joue le jeu sur le succès d'une épreuve ainsi définie. Ils sont trois. On leur dit : voilà trois disques ~~noirs~~ blancs et deux noirs. On va vous attacher un quelconque de ces disques dans le dos, à chacun, et vous allez vous débrouiller. Naturellement, il n'est pas question que vous communiquiez, il n'y a pas de glace, et ce n'est pas de votre intérêt de communiquer; car il suffit de révéler à l'autre ce qu'il a dans le dos pour que ce soit lui qui en profite.

Ils ont donc chacun dans le dos un disque, et chacun ne voit que la façon dont les deux autres sont connotés par ce moyen des disques blancs. Il y a trois disques blancs, deux noirs; on leur met à chacun un disque blanc. Il s'agit de savoir comment chaque sujet va raisonner.

Il est bien clair qu'il ne s'agit pas d'un exemple de raisonnement, mais d'une histoire qui permet de montrer des étagements, des dimensions (comme disait tout à l'heure Perrier) du temps. Il y a trois dimensions temporelles; ce qui à la vérité mérite d'être noté, parce qu'elles n'ont pas été à proprement parler jamais vraiment distinguées, mises en évidence. Il y a trois dimensions temporelles, qui peuvent se désigner de la façon, qui n'est pas invraisemblable (ce n'est pas une pure fantaisie), d'imaginer le mode sous lequel chacun des sujets dans une situation comme celle-là, qui porte en elle-même une espèce de cohérence qui ne rend pas invraisemblable qu'ils se rendent compte très vite tous les trois des disques blancs. Mais si on veut le discursiver, ce sera

obligatoirement de la façon suivante? Il y a une donnée en quelque sorte fondamentale, de d'ordre de ces 0 et de ces petits 1, que si quelqu'un voyait deux disques noirs, il n'aurait aucune espèce de doute, puisqu'il n'y en a que deux, et que par conséquent il pourrait s'en aller. Ceci est la donnée de logique éternelle, et |

(En même temps parfaitement instantanée. Il suffit de voir deux disques noirs. Seulement, voilà! Personne ne les voit pour une bonne raison, c'est que, comme il n'y a pas de disques noirs du tout, personne n'est capable d'en voir. Et chacun ne voit que deux disques blancs.

Néanmoins, cette chose qu'on ne voit pas va jouer un rôle tout à fait décisif dans la spéculation par où les personnages peuvent faire le pas vers la sortie.

Chaque sujet doit se dire, en voyant deux disques blancs, qu'un des deux autres, qu'il voit devant lui, doit voir quoi? Ou bien deux disques blancs, ou bien un blanc et un noir. Vous vous rendez bien compte qu'il s'agit que chacun des sujets pense ce que doit ^{vent} penser les deux autres. Et d'une façon d'ailleurs absolument réciproque. Car, il y a une chose certaine, pour chacun des sujets, c'est que chacun des deux autres, puisqu'ils ils sont semblables, voit en tout cas la même chose, puisque le deuxième terme qui s'ajoute pour chacun c'est lui-même, c'est-à-dire ce qu'il ne connaît pas, lui, le sujet.

Il va donc se dire que dans le cas où lui-même est noir, chacun des deux autres voit un blanc et un noir. Et alors celui-là peut se dire que s'il était noir, lui, assurément l'autre aurait déjà pris la voie vers la sortie. Comme il ne les

voit pas bouger, il a à ce moment-là le sentiment, la certitude, que les personnages en question ne sont pas dans le cas à pouvoir se poser la question que chacun des personnages dont il parle (les deux autres) est en fait en mesure de pouvoir, si lui est noir, de pouvoir, d'après l'immobilité du troisième, trouver une raison suffisante à sa propre sortie. C'est du fait qu'ils ne le font pas que le tiers sujet peut entrevoir que lui-même est dans une position strictement équivalente aux deux autres, c'est-à-dire qu'il est blanc.

Ce n'est, vous le voyez, que dans un troisième temps, par rapport à une spéculation sur la réciprocité des sujets, qu'il peut édifier sur le fait de témoigner d'un non-déjà-fait, d'un non-déjà-sorti chez les autres, qu'il peut lui-même arriver au sentiment qu'il est dans la même position que les deux autres, c'est-à-dire affecté d'un disque blanc.

Néanmoins, observez une chose, c'est qu'à ce niveau intervient, dans la spéculation du sujet lui-même, un élément qui est absolument essentiel, c'est que dès qu'il est arrivé à cette compréhension, il doit précipiter son mouvement. Car, bien entendu, à partir du moment où il est arrivé à cette compréhension, il doit concevoir que chacun des autres a pu arriver au même résultat. Que si donc il leur laisse prendre un tout petit moment d'avance, il se trouvera retomber dans le cas précédent, c'est-à-dire que c'est de sa hâte même que dépend qu'il ne soit pas dans l'erreur.

En d'autres termes, il doit se dire : je dois me presser d'aboutir à cette conclusion, car si je ne me presse pas d'y aboutir, si je retarde un tant soit peu ce moment de

conclusion, automatiquement je donne non seulement dans l'ambiguïté, mais dans l'erreur, étant donné mes prémisses, car si je ~~laisse~~ les laisse me devancer, la preuve est faite que je suis noir.

C'est un sophisme, vous vous rendez bien compte, car vous voyez assez combien l'argument se retourne au troisième temps, et combien tout dépend de quelque chose de si insaisissable que ceci, le sujet tenant dans la main l'articulation même par où la vérité qu'il dégage n'est absolument pas séparable de l'action même qui en témoigne. Si cette action retarde d'un seul instant, il sait du même coup qu'il va être plongé dans l'erreur:

Vous y êtes ?

Personne ne peut bouger, ou tous les trois.

Il peut aller à un échec.

Il s'agit maintenant du sujet en tant qu'il discursive ce qu'il fait; ce qu'il fait est une chose, la façon dont il le discourt en est une autre. S'il le discourt, il dit : si les autres font avant moi l'acte dont je viens de découvrir la nécessité du point de vue même de mon raisonnement, ils sont blancs, je suis noir.

Mais dans l'exemple, il n'y a pas d'avant, justement.

Ils sortent parce que je suis blanc, et ...

Il n'y a aucun moyen, à partir du moment où il a laissé les autres le devancer, ~~d'en~~ d'en sortir, car il peut faire les deux raisonnements, mais il n'a aucun moyen de choisir.

Ce qui est important est ceci, qu'il peut à saisir dans cette situation - et spécifiquement dans cette situation - où il a en sa présence deux termes sur lesquels il peut raisonner

comme ayant des propriétés de sujets, c'est-à-dire pensant comme lui. A partir de ce moment-là, il arrive à un moment où pour lui-même la vérité du point où il est arrivé de sa déduction dépend de la hâte même avec laquelle il va faire le pas vers la porte, après laquelle il aura à la manifester, c'est-à-dire à dire pourquoi il a pensé comme cela.

L'accent d'accélération, de précipitation dans l'acte est quelque chose qui se révèle là comme cohérent avec la manifestation de la vérité. Il sait qu'il ne peut plus la manifester à partir du moment où il tarde un tant soit peu à la manifester.

Est-ce que vous saisissez, Laplanche ?

Moi, je ne suis pas d'accord, parce que vous introduisez la notion de retard et de se dépêcher.

C'est justement pour montrer sa valeur logique.

Mais ces deux notions ne peuvent s'établir que par rapport à quelque chose. Or, ici il n'y a pas de rapport possible. C'est pourquoi les trois sujets ne peuvent pas bouger. Il n'y a pas de rapport, car chacun des trois tenant ce même raisonnement, et chacun des trois attendant quelque chose...

Supposez qu'ils s'en aillent tous les trois.

On leur coupe la tête à tous les trois.

Avant même qu'ils aient atteint la porte, qu'est-ce qui va se passer ?

Ce n'est pas possible, ils sont tous en attente.

Dans l'énoncé classique du problème, on ajoute une chose.

Mais l'acte de chacun ou la décision de chacun dépend de la non-manifestation et non pas de la manifestation. Et c'est parce que chacun des autres ne manifeste pas que chacun peut avoir

l'occasion de manifester. Ils arriveront donc normalement, s'ils ont le même temps - cet élément réel qu'on appelle le temps pour comprendre et qui est à la base de tous les examens psychologiques, mais que nous pouvons supposer égal -

Marchant : Alors, on ne peut pas s'en sortir. Si on veut résoudre le problème, on dit que les temps de compréhension ne sont pas les mêmes.

Lacan : Mais ce problème n'est intéressant que si vous supposez les temps pour comprendre égaux. Si les temps pour comprendre sont inégaux, non seulement ce n'est pas un problème intéressant, mais en plus vous verrez à quel point il se complique.

Marchant : Autrement, il ne peut pas bouger. Ou bien, ils ne sont pas également intelligents, ou bien ils ne peuvent pas bouger.

Leplanche : Si A ne voit pas B sortir, il est plongé dans la perplexité, mais ce n'est pas l'erreur.

Lacan : C'est l'erreur, à partir du moment où il a atteint la vérité.

Marchant : Il ne peut pas l'atteindre.

Lacan : Mais si vous supposez le temps pour comprendre une fois fixé.

Marchant : Pareil pour tous ?

Lacan : Oui. Au bout de ce temps pour comprendre, tous seront convaincus qu'ils sont tous blancs. Ils sortiront tous les trois ensemble. Et en principe ils diront pourquoi ils sont blancs.

Si vous voulez réintroduire un simple élément sur un point d'hésitation infinitésimale, où chacun se dirait : mais est-ce que les autres ne sortent pas précisément parce qu'ils viennent de s'apercevoir que je suis noir, qu'est-ce qui se

passera ? Un arrêt. Mais ne croyez pas que la situation après l'arrêt - c'est-à-dire quand ils feront la même chose et qu'ils partiront - soit la même. Quand ils partiront après un premier arrêt, il y aura un progrès de fait. Et il y aura la place (je vous passe les détails de l'analyse, je vous le livre à vous-mêmes; vous verrez comment ça se structure), Ils pourront s'arrêter une seconde fois, mais pas une troisième fois.

En d'autres termes, en deux scansions tout sera dit. Et ce que je suis en train de vous expliquer, est pour vous montrer quoi ? Que, là, où est la parole ? où est le langage ?

Le langage, nous l'avons vu dans les données premières : il y a deux noirs...etc...Ce sont les données fondamentales du langage, tout à fait en dehors de la réalité. Le langage commence à jouer à partir du moment où le sujet peut faire parler les deux autres d'une façon qui est cohérente. La parole s'introduit à partir du moment où le sujet fait, quoi ? où il fait cette action par où il affirme tout simplement : je suis blanc. Et, bien entendu, il ne l'affirme pas d'une façon qui soit, comme on dit, logiquement fondée, mais néanmoins d'une façon valable s'il a procédé de la façon que je viens de vous dire, c'est-à-dire : si je ne dis pas que je suis blanc tout de suite, dès que je l'ai compris, je ne pourrai plus jamais l'affirmer d'une façon valable.

Vous avez compris ?

Laplanche

Là-dessus, oui.

Lacan

Vous avez compris, Laplanche, où je veux en venir ? Je ne vous donne pas ça comme un modèle de raisonnement logique, mais

comme un sophisme destiné à manifester quelle distinction il y a entre le langage au moment où il s'applique en fin de compte à l'imaginaire - car les deux autres sujets sont parfaitement imaginaires pour lui, il les imagine, ils sont simplement la structure réciproque en tant que telle - et le moment symbolique du langage, c'est-à-dire le moment de l'affirmation.

Et alors vous voyez qu'il y a là tout de même quelque chose qui n'est pas complètement identifiable à la coupure temporelle dont vous parliez tout à l'heure.

Tout à fait d'accord.

C'est en somme si vous voulez là ce qui peut vous montrer en quoi et où s'arrêtent les limites de cette puissance qui nous est révélée par la possibilité que nous avons - je vous apporterai cela la prochaine fois - l'originalité des machines telles que nous les avons en mains; c'est justement quelque chose qui s'exprime par rapport au temps. Mais il y a aussi une dernière dimension du temps qui incontestablement ne lui appartient pas, c'est celle que j'essaie de vous imager dans ce quelque chose qui, bien entendu, n'est pas la seule de ces caractéristiques de cette troisième dimension du temps, et que j'ai exprimée là par l'élément, comme vous l'avez qualifié tout à l'heure - ce n'était ni retard, ni avance - de "hâte" en tant que telle, à proprement parler, et qui est justement ce par quoi la liaison propre de l'être humain, par rapport au temps, ce chariot du temps qui est là, à le talonner par derrière.

C'est là que se situe la parole, et c'est là que ne se situe pas le langage, qui, lui a tout le temps. C'est pour ça, d'ailleurs, qu'il n'arrive à rien avec le langage.

Il y a une chose qui me trouble dans tout cela. Était-ce une erreur, mais vous avez traduit tout à l'heure "au commencement était le langage". Et c'est la première fois que j'entends cela. C'est ainsi que vous l'entendez. C'est "au commencement était la parole", (ou "le verbe"), et vous avez dit : "au commencement était le langage" ? Mais à quoi vous rapportez-vous ? C'est la traduction que vous donnez ?

"In principio erat verbum", c'est incontestablement le langage, ce n'est pas la parole.

Alors, il n'y a pas de commencement.

Mais ce n'est pas moi qui ai écrit l'Évangile selon Saint-Jean.

C'est la première fois que je vois cela. On écrit toujours "la parole", ou "le verbe", et jamais le langage.

Je vous ai déjà écrit deux fois au tableau le distique dont personne ne m'a demandé l'explication

(Indem er alles schafft, was schafftet der Höchste? - Sich
Was schafft er aber vorher alles schafftet ? - Mich)

- Que faisait le Tout-Puissant au moment où il a fait
la création ? - (Sich) soi-même.

- Et qu'est-ce qui était avant qu'il fasse quoi que
ce soit ? - (Mich) moi-même

C'est évidemment une affirmation hasardée, mais qui vise probablement quelque chose.

Je ne comprends pas pourquoi vous traduisez "au commencement" et non pas "avant le commencement".

Je ne suis pas du tout en train de vous dire que Saint-Jean a écrit les choses correctement. Je vous dis que dans Saint-Jean

il y a "in principio erat verbum", en latin; vous l'avez vu quand nous avons traduit le "de significatione", "verbum" veut dire le mot, le signifiant, et non pas la parole. S'il y avait eu la parole, quelque part dans le "de significatione", je n'aurais pas eu à demander au Père Beirnaert comment il aurait pu signifier la parole; il a bien fait quelques trouvailles, mais pas une seule qui nous satisfaisait.

"verbum" est la traduction du mot hébreu qui veut bien dire "parole", et non pas "langage"; c'est israélisme qui veut dire "parole".

Il faudra que nous revoyons cette histoire de l'hébreu.

L'important n'est pas de savoir - encore bien entendu que nous ne nous interdisions aucune incursion théologique; je dirai plus : tant qu'on ne nous aura pas collé une chaire de théologie dans la Faculté des sciences, on n'en sortira pas, ni pour la théologie, ni pour les sciences. Néanmoins la question n'est pas de savoir, pour l'instant, si nous devons mettre au commencement le verbe ou la parole.

Simplement, dans la perspective que nous avons abordée aujourd'hui et qui est celle que je viens d'illustrer intentionnellement par le distique de Daniel von Chepko, vous voyez qu'en quelque sorte, vous voyez qu'il y a une sorte de mirage par où le langage - à savoir tous vos petits 0 et 1 - est là de toute éternité. Quand je vous dis qu'ils sont là ~~éternellement~~ tout à fait indépendamment de nous, vous pourriez me demander où ? Je serais bien embarrassé de vous le dire.

Mais ce qui est certain, c'est que dans une perspective (comme disait tout à l'heure Mannoni) nous ne pouvons les voir que là, depuis toujours.

En d'autres termes, c'est un des modes par où se distinguent essentiellement la théorie platonicienne et la théorie freudienne. Je veux dire que la théorie de Platon est une théorie de la réminiscence, tout ce que nous appréhendons, tout ce que nous reconnaissons, est quelque chose qui a dû être de toujours là, dans un étagement de mirage antérieur. Et pour quoi ? Je vous ai montré à l'occasion la cohérence de cela avec le fait que le mythe fondamental est le mythe de la *djade*, dans Platon, et c'est pour cela que c'est cohérent avec cela qu'il ne peut pas voir ~~xxxxxxxxx~~ l'incarnation des idées autrement que dans une suite de reflets indéfinis; tout ce qui se produit et qui est reconnu est dans l'image de l'idée; c'est-à-dire l'image existant en soi, laquelle -puisque'elle est image - n'est à son tour qu'image d'une idée existant en soi, et n'est qu'une image par rapport à une autre image... Il n'y a que réminiscence, et nous le savons, puisque nous en avons parlé tout hier soir; le vagin denté ne sera encore qu'une image parmi les autres images. Il s'agit de savoir que quand nous parlons de l'ordre symbolique il y a autre chose; il y a des commencements absolus, il y a justement création; et c'est ce qu'il y a d'ambigu dans l'"in principio erat verbum". Ce n'est pas pour rien qu'en grec c'était appelé "logos". Aux origines, on peut aussi bien le voir dans la perspective de cette homogénéité indéfinie que nous retrouvons chaque fois dans le domaine de l'imaginaire.

Il suffit que je pense à moi, je suis éternel. Du moment

que je pense à moi, il n'y a pas de destruction possible de moi. Mais quand je dis "je", non seulement il y a destruction possible, mais à tout instant création absolue. Naturellement, elle n'est pas absolue - (je ne sais pas ce que je suis en train de vous dire) - non seulement elle n'est pas absolue, mais s'il y a pour nous un avenir possible, c'est à cause de cela, parce qu'il y a cette possibilité de création. Mais si cet avenir n'est pas, lui aussi, purement ~~imagin~~ miraginaire, c'est par ce que notre je est porté par tout le discours antérieur. Si César, au moment de passer le Rubicon, ne fait pas un acte ridicule, c'est parce qu'il y a derrière lui tout le passé de César, (l'adultère, et le type qui a fait la politique de toute la Méditerranée, les campagnes contre Pomée[↑]); à cause de cela, il peut faire quelque chose qui est essentiel et n'a qu'une valeur strictement symbolique - car le Rubicon n'est pas plus large à traverser que ce qu'il y a entre mes jambes; mais il fait une chose symbolique, qui déchaîne une série de conséquences symboliques, qui fait qu'il y a prise de l'avenir de création dans le registre symbolique, en tant qu'assumé par l'homme.

Mais, bien entendu, tout en fonction de tout un passé dans lequel il nous faut reconnaître à tout instant cette succession de création, ^{même} ~~mais~~ si nous ne l'y reconnaissons pas, ce passé c'est l'ordre éternel, c'est le passé de tout ce qui s'est superposé; il est là depuis toujours dans les petits 0 et les petits 1.

Je n'étais pas en train de vous dire tout à l'heure qu'

"in principio erat verbum", que je croyais que le langage
était à l'origine. Pour moi, je ne sais rien des origines.
Mais c'est pour vous poser, à propos de ce terme ambigu,
la question qui est une question tellement évidente que pendant
un moment vous l'avez tous suivie, vous l'avez tous accordée,
que les petits 0 et les petits 1 définissent un monde aux
lois absolument irréfutables, à savoir qu'avec les petits 0
et les petits 1 les nombres sont premiers depuis toujours.

Vous êtes d'accord ?

Restons en là pour aujourd'hui, c'est un peu rude,
aujourd'hui.

(applaudissements)

---:---:---:---